

Rhétorique et société en Europe (XVI^e-XVII^e siècles)

M. Marc FUMAROLI, de l'Académie française,
professeur

COURS ET CONFÉRENCES :

COURS À L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

Chateaubriand : penseur et enchanteur du pathos français

I. LES ÉCRITS DE JEUNESSE DE CHATEAUBRIAND : POÉTIQUE, POLITIQUE ET RELIGION.

Dans la recherche de Chateaubriand commencée cette année, on ne s'est éloigné qu'en apparence de la Renaissance et du XVII^e siècle. L'œuvre de « l'Enchanteur » est sans doute un chapitre considérable de la « réception » par le romantisme de ces deux siècles pré-révolutionnaires de notre histoire littéraire. Mais ce changement de point de vue chronologique a paru avant tout souhaitable pour des raisons plus intrinsèques à l'intitulé de la chaire. Prendre le premier romantique français pour objet, c'est l'occasion de vérifier la permanente validité critique, en dépit de la rupture entre le néo-classicisme des Lumières et le romantisme, des catégories de la rhétorique : l'invention, la mémoire, le sublime, et ces figures de pensée qui donnent présence à l'absence, visibilité à l'invisible, intelligibilité aux paradoxes et aux apories de l'expérience humaine.

La personnalité littéraire de Chateaubriand, est, malgré toute sa singularité, un nouvel avatar du type de rhéteur apparu dans l'Europe moderne dès le XIV^e siècle, avec Pétrarque, et dont le modèle ultime est chez saint Augustin, théologien à la première personne du temps et de l'éternité.

Au cours des années 1789-1814 (Chateaubriand, né en 1768, passe alors de la majorité à la maturité) l'Ancien Régime s'écroule et la gestation violente d'une société nouvelle commence. Paradoxalement, la Convention, le Directoire, le Consulat et l'Empire, qui ont bouleversé la société politique française, ont été extrêmement conservateurs dans l'ordre littéraire : ces régimes révolutionnaires

ont même officialisé la rhétorique néo-classique, rationaliste et scolaire, qui avait déjà prévalu dans nos lettres et dans nos arts sous Louis XV et Louis XVI.

Ce n'est pas en France, mais en Angleterre, et cela dès 1757, dans les *Recherches philosophiques sur l'origine des idées que nous avons du beau et du sublime*, que Burke avait « révolutionné » la rhétorique littéraire. Le « beau » que Burke disgracie, c'est l'esthétique néo-classique, que Baudelaire qualifia de « rêve de pierre ». Le « sublime », que Burke substitue au beau comme le principe moderne du plaisir littéraire et artistique, c'est sans doute un avatar du sublime du Pseudo-Longin, popularisé en Europe depuis 1674 par Boileau : mais c'est aussi, c'est déjà, par l'inflexion profondément originale que lui imprime Burke, le pathos romantique et mélancolique du plaisir dans la douleur, dans la terreur, dans la perte, dans le déracinement, dans les passions violentes et déçues, dans le vertige du jamais plus.

Le seul philosophe des Lumières françaises qui ait pressenti, sans avoir besoin de Burke, cette « révolution » rhétorique, c'est Rousseau. Les grandes articulations de sa philosophie (la fracture ontologique entre « état de nature » et « état politique », la déchirure existentielle de l'individu moderne entre désirs privés et devoirs sociaux) dictent à Rousseau une pratique rhétorique elle aussi très originale, apparentée à la théorie burkienne du sublime : elle s'essaye par poussées successives dans *L'Émile*, la *Nouvelle Héloïse*, les *Rêveries*, les *Confessions*.

La synthèse « révolutionnaire » de l'esthétique de Burke et de l'anthropologie existentielle de Rousseau a été opérée, en France, non par un jacobin, mais par un « ci-devant », un « émigré », une victime et non pas un acteur de la révolution politique. La synthèse inventée par Chateaubriand est la souche-mère du romantisme français.

Le romantisme littéraire dont l'auteur d'*Atala* a été l'initiateur (c'est aussi le cas de l'esthétique burkienne du sublime) ne signifie nullement en effet (pas plus que l'hémistiche fameux de Hugo : *Guerre à la rhétorique*), que l'antique « ars oratoria » ait été alors aboli ou oublié. Bien au contraire. S'il est bien vrai que le régime romantique du discours inauguré par Chateaubriand rejette la version néo-classique de la rhétorique (qui suppose cette « froideur » de la forme, calculée et détachée de soi, que prête Diderot à l'acteur de composition dans son *Paradoxe sur le comédien*), c'est en réalité pour revivifier, sous la pression d'une expérience intérieure singulière, une autre version, pathétique et contagieuse, de l'art de plaire et d'émouvoir : version on ne peut plus traditionnelle, mais que le *Paradoxe sur le comédien*, épitomé à contre-emploi de la rhétorique néo-classique, tenait pour inférieure, et que Diderot abandonnait aux acteurs incapables de dissocier de leurs propres émotions l'art d'émouvoir le public.

Les précédents de cette option rhétorique (« Si tu veux émouvoir, commence par être ému ») remontent à l'Antiquité : Horace, Sénèque, Augustin, et à la Renaissance : Pétrarque, Montaigne, Juste Lipse. Ils avaient été particulièrement fertiles au XVII^e siècle (le « siècle de saint Augustin », de la prédication, et des

techniques de la prière). Ce XVII^e « pré-classique » ou « baroque » a pratiqué une rhétorique de « la pointe », qui bouleverse son destinataire par le pouvoir de dire les indicibles contradictions existentielles du chrétien. Chateaubriand et le romantisme renouent, par delà le règne de Louis XIV et les Lumières, avec les poètes que Gautier qualifiera de « grotesques », avec Shakespeare, avec Milton, avec Pascal, c'est-à-dire avec la lignée augustinienne. Même en France, dans l'intervalle, les déchirures intérieures ressenties et analysées par Rousseau avaient exigé de lui une autre rhétorique que celle de l'« Encyclopédie ». Et la révolte des goûts nationaux (dont Burke, mais aussi Lessing, avaient été les plus profonds interprètes) a préparé contre les conventions néo-classiques françaises une « révolution » d'un tout autre ordre que la révolution politique de 1789.

François-René de Chateaubriand a connu, souffert et dramatisé dans ses écrits un déracinement intérieur dont les hommes de lettres néo-classiques, que la Révolution française a pris pour chantres, ont peut-être pressenti, mais qu'ils ont dû taire, tant leur vie intime et leurs émotions privées étaient à leurs yeux d'un autre ordre que leur métier d'écrivains publics. Le jeune gentilhomme breton, tenté par la littérature, a commencé par imiter les conventions et les lieux-communs du néo-classicisme parisien. Il a dû rompre avec eux quand leur disproportion avec son expérience intérieure est devenu trop intolérable. Pour conjurer son propre arrachement intime, il a recouru alors, en solitaire et à tâtons, à la magie mélancolique de la méditation et de la remémoration. L'improvisation haletante, hachée, de l'*Essai sur les révolutions* (1793-1797) met déjà à l'épreuve une rhétorique nouvelle, mais qui se rattache en profondeur à une ancienne famille littéraire.

S'il a été, comme toute une tradition critique l'en accuse, un « comédien », c'est un « comédien sans paradoxe », qui a dû retrouver la patrie qui lui faisait défaut dans les couches jusqu'alors enfouies de ses lectures, de sa mémoire, de ses émotions ; les rôles qu'il a créés, ressentis autant que joués, ont été sa seule chance de conquérir émotionnellement loin du forum républicain un public éventuel de lecteurs : la vie publique et légale de « citoyen français » lui était interdite depuis 1792 et il ne la recouvrera qu'en 1802. Le Chateaubriand du *Génie*, des *Martyrs*, de l'*Itinéraire*, sur la lancée de l'*Essai sur les révolutions*, est l'inventeur d'une patrie plus émouvante et plus intérieure que la cité révolutionnaire et post-révolutionnaire dont il a été exclu : la patrie des douleurs, des deuils et de leur souvenir. C'est ainsi qu'il a pu être, entre autres, à l'origine de cette remémoration du XVII^e siècle qui, avec la renaissance du Moyen Âge, a soutenu le rejet, par le romantisme, de la modernité rationaliste des Lumières et de sa rhétorique néo-classique.

Le XVII^e siècle de Chateaubriand n'est pas le siècle classique du roi Soleil, le « rêve de pierre » de Versailles, mais son propre XVII^e siècle, l'une des assises de sa propre mémoire de gentilhomme, le dernier siècle libre de la noblesse française, un milieu rétrospectif dont il porte le deuil mais où il se retrouve chez lui, où il éprouve une liberté passionnée toute différente de la liberté abstraite et

toute politique chantée pour les sans-culottes par Marie-Joseph Chénier. Il a cherché cette liberté disparue dans les siècles « libres », après l'avoir expérimentée dans les grands espaces « libres » de l'Amérique, ou retrouvée sur la route qui a conduit les croisés « libres » jusqu'aux Lieux Saints.

En réponse à l'envoi de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* en 1811, Mme de Staël écrivit à l'auteur :

« Il me semble que vous avez révélé le caractère français qui a commencé vers le douzième siècle et fini au cardinal de Richelieu ».

La philosophie du XVIII^e siècle, qui avait raisonné sur une table rase, et la Révolution qui a effectué violemment la table rase, ont aussi ouvert pour Chateaubriand le tombeau où avaient été ensevelis et oubliés ses propres ancêtres, sa généalogie subjective : il va s'employer (opération mnémotechnique et rhétorique par excellence) à faire revivre ces morts oubliés (cousins spirituels des Indiens d'Amérique en voie d'extinction) et à leur prêter la parole.

À bon droit, Mme de Staël a lu l'*Itinéraire* comme un pèlerinage aux sources d'un « caractère français » effacé depuis Louis XIV, qui s'était manifesté au monde depuis les Croisades jusqu'à la Renaissance et à la Fronde, et qui revit dans les récits et dans le style de Chateaubriand. Si celui-ci a si bien pu, pour le public post-révolutionnaire, révoquer ce fantôme par la magie du verbe, c'est qu'il l'a d'abord cherché et retrouvé en lui-même. Il a connu de l'intérieur ce qu'il montre ; il a senti ce qu'il dit. Il a surmonté, après Rousseau et dans son sillage, la division néo-classique entre expérience intérieure tue et expression publique conventionnelle.

C'est en descendant dans ses propres profondeurs (démarche anti-classique et romantique par excellence) que Chateaubriand a fait resurgir, parler et agir, dans un siècle qui l'avait crue définitivement effacée, cette noblesse qui a fait l'ancienne France et dont il veut croire qu'il reste seul, maintenant, à détenir l'esprit. Auparavant, Rousseau avait découvert qu'il était seul à détenir en lui-même l'esprit — et donc le langage — de l'homme « naturel » oblitéré partout par les sociétés politiques. Chateaubriand a fait du « caractère noble », déposé au fond de sa propre « nature », le ressort de son œuvre d'écrivain et d'homme public. Le long travail des *Mémoires d'Outre tombe*, qui s'achèvera dans les macérations de la *Vie de Rancé* en 1844, sera une méditation mélancolique et ininterrompue sur la vanité, en même temps que sur la folle générosité, de cette sorcellerie évocatoire du « jamais plus », qui a fait de lui, à rebours des temps modernes, un grand écrivain original : le « père » du romantisme.

Dans les conférences de cette année, on s'est attaché à la préhistoire du Chateaubriand des *Mémoires* : le jeune gentilhomme qui hésite, à Brest, à Cambrai, à Paris, sur sa vocation (marin, ecclésiastique, militaire, poète), traverse l'Atlantique, revient précipitamment en France pour « sauver le roi » et connaît avec l'armée des Princes la déroute, l'exil, la misère. Échoué en Angleterre, il cherche solitairement son salut dans la « tempête sous un crâne » de l'*Essai sur*

les révolutions et des *Natchez*. La dérélition lui a révélé que la littérature n'était pas un artisanat public, mais une raison d'être toute intime qui pouvait éventuellement se faire reconnaître par un public.

À la phase nocturne et anglaise de sa vocation d'écrivain (1792-1800) succède la phase diurne des triomphes littéraires parisiens : *Atala ou les amours de deux sauvages dans le désert* (1801), *Le Génie du christianisme* (1802), *Les Martyrs ou les triomphes de la religion chrétienne* (1809), *l'Itinéraire de Paris à Jérusalem* (1811). Sous le Consulat et l'Empire, Chateaubriand a découvert avec une sorte d'ivresse le pouvoir qu'il détient, par la singularité émouvante de sa voix, de son style, de ses vues, d'enchanter son siècle et de se faire admirer de lui. Mais cette célébrité d'homme public ne diminue pas son essentielle mélancolie de déraciné. Même lorsque la tentation lui est venue (dès 1807, avec un article-défi à l'Empire publié dans *Le Mercure de France*) de compter sur son ascendant littéraire pour exercer un pouvoir politique, il n'est jamais qu'à demi dupe. Le travail des *Mémoires*, commencé à Rome dès 1803, se poursuit dans les coulisses de plus en plus désabusées de la « carrière » publique, d'abord littéraire, puis diplomatique (secrétaire de légation à Rome en 1803) et même parlementaire, et ministérielle (après 1814), que lui a ouverte son « sacre » de grand écrivain. La place qu'il occupe dans son siècle n'est qu'une reconnaissance extérieure, fugace, sujette à vicissitudes et perpétuels malentendus, il le sait : le seul véritable enracinement, la seule patrie que la littérature ait pu lui donner sont tout intérieurs, dans des temps et parmi des morts que sa magie oratoire sait remémorer et évoquer, sans laisser ignorer leur désaccord irrémédiable avec le torrent du présent et de l'avenir. La rhétorique romantique qu'il a inventée sait émouvoir et réunir par la remémoration : son royaume n'est pas de ce monde.

Cette difficulté d'être était déjà perceptible chez le très jeune Chateaubriand. Elle n'est pas seulement un effet de la crise révolutionnaire de 1789. Ses premières tentatives littéraires relèvent pourtant de l'artisanat néo-classique le plus conventionnel : il a publié en 1790, dans l'*Almanach des Muses*, un pâle poème, imitant les *Jardins* de l'abbé Delille, et intitulé *L'amour de la campagne*. Mais en croissant, l'orage politique a fait de lui, en 1792, au retour d'Amérique, à la fois un émigré, un vaincu, un exilé et un condamné à mort par contumace dans sa propre patrie.

Les progrès de la Révolution lui ont fait faire face à un déracinement qu'il avait ressenti bien avant 1789, mais auquel il n'accorda la parole qu'après avoir éprouvé l'impuissance de la rhétorique néo-classique à lui rendre justice.

Cadet de famille noble, François-René était le dernier-né de dix enfants. Un Honoré d'Urfé au XVI^e siècle, un Henri de Campion au XVII^e, avaient souffert de ne pas être des aînés : cette blessure a été, sous l'Ancien Régime, à l'origine de nombreuses vocations de chevaliers de Malte, d'aventuriers et de poètes. La noblesse provinciale de la famille Chateaubriand était elle-même déchue de sa très ancienne splendeur : le chef de famille avait dû recourir à la course et au

commerce avec les « Îles » pour redorer quelque peu son blason. Le « gothique » château de Combourg, acheté sur le tard, et où François-René enfant et adolescent séjourna longtemps avec les siens, avait été une revanche symbolique pour un hobereau vieillissant avant l'âge, étranger dans son propre pays et irrité contre la cour de Versailles.

L'éducation du jeune Chateaubriand, de collège en collège breton, n'a été ni méthodique ni soignée. Il n'était pas destiné par ses parents, qui concentraient tous les espoirs de la famille sur leur aîné, à une brillante carrière. Lui-même a préféré insister, dans ses *Mémoires*, sur ses « instituteurs sauvages », les « flots », les « vents », la « solitude » qui l'ont préservé des conventions de la société, et ont laissé croître sa mélancolie naturelle, son caractère « indépendant » et sa soif de bonheur. Il a manqué de peu s'engager à dix-huit ans dans la marine marchande. Il a échappé aux moules, éducatifs ou mondains, d'où sortent alors en série les courtisans, les officiers, les magistrats et les écrivains de la monarchie administrative. Il y serait peut-être tardivement entré si la Révolution n'avait pas interrompu son adaptation à la bonne société parisienne. Rétrospectivement, il croira reconnaître, dans les profondeurs de son enfance et de son adolescence inquiètes en Bretagne, le portrait du « noble sauvage » tracé par Rousseau dans le *Discours sur l'inégalité* et dans l'*Émile*.

À quel moment a-t-il lu Rousseau ? Très tôt, peut-être même à Combourg, où son père avait accueilli dans la bibliothèque du château les livres des « philosophes » qui pouvaient alimenter son amertume. L'éloignement de Rousseau pour la société artificielle et corrompue des capitales, sa célébration d'un « état de nature » énergique et libre, antérieur ou sous-jacent à « l'état politique », sa conception de l'éducation « naturelle », sa poésie de la solitude et de la rêverie, qui avaient déjà ouvert un monde nouveau, en France et en Allemagne, à deux générations de lecteurs, offraient au jeune Chateaubriand une pensée et une musique accordés à ce qu'il appellera lui-même plus tard le « vague des passions ». Chateaubriand avait dix ans, en 1778, quand parurent, posthumes, les *Confessions* de Rousseau. Mais en 1790 encore, cette fermentation secrète n'avait pas trouvé son épanchement littéraire : il imitait docilement alors l'abbé Delille.

Pour l'interprétation de sa personnalité littéraire adulte et de sa rhétorique tardivement et difficilement improvisée (en 1797, il a déjà près de trente ans), il faut partir de cette imprégnation rousseauiste initiale, dont la fécondité ne se déclare qu'au cours de son terrible exil anglais. Chateaubriand avouera, dans ses notes à la réédition tardive de l'*Essai*, en 1826, puis dans ses *Mémoires*, l'intoxication de sa jeunesse par Rousseau : il affirmera toujours hautement l'avoir surmontée. Apologiste du catholicisme, avocat des Bourbons et chantre de l'ancienne aristocratie, il avait en effet revêtu, depuis sa rentrée en France, en 1800, toutes les apparences d'un « restaurateur » de traditions ; ses nombreuses fidélités semblaient n'avoir rien de commun avec un philosophe de la table rase, dépourvu de lignage, étranger à toute communauté et à tout attachement familial, politique, ou religieux. Rousseau avait pu se prendre lui-même cyniquement pour commen-

cement et pour critère absolu de jugement sur la « corruption » de la société contemporaine. Chateaubriand, revenu en France, ne peut se permettre ce cynisme philosophique et il n'en a pas le goût. Pourtant, même devenu « Père laïc » de l'Église, avocat de la Monarchie légitime, et rentré au foyer conjugal, il n'a jamais laissé éteindre le principe d'étrangeté sauvage qui est à l'origine de sa vocation littéraire ni extirpé de sa pensée les idées-forces qu'il tenait de Rousseau. Il a partagé avec le philosophe roturier le sentiment moderne d'un moi déraciné et solitaire, dont l'énergie et la liberté sont en péril dans un monde de mieux en mieux organisé pour le duper et le briser.

Sa singularité et son paradoxe auront été d'extraire de cette étrangeté intérieure de pleins pouvoirs magiques et mnémotechniques que Rousseau, encore plus grand penseur que rhéteur, s'était contenté d'essayer.

Il faut voir dans l'*Essai sur les Révolutions* (publié à Londres en 1797) tout autre chose qu'un effort à la Voltaire de philosophie de l'histoire : une rupture avec toutes les conventions néo-classiques, et une première poétique romantique, écrite directement, naïvement, dans le sillage et selon l'inspiration des *Confessions* de Rousseau (« Qui suis-je ? Et que viens-je annoncer de nouveau aux hommes »). La pensée est celle d'un autodidacte qui tente, dans un promptuaire houleux, de mettre ses lectures vaguement en ordre. La vérité de l'*Essai* est la violence « sublime », au sens de Burke, de son contenu émotionnel : horreur du « progrès » historique et des « révolutions » féroces et absurdes qui lui frayent la voie, mépris pour les philosophies inutiles et incertaines qui le célèbrent et l'accélèrent, pour les « hommes parfaits » qui s'y adaptent trop aisément, pitié enfin et solidarité identificatrices pour les « infortunés » rejetés brutalement par le progrès à l'écart de sa route, mais qui découvrent en compensation de leur malheur l'intensité de joie que leur réservent la solitude, la nature et le souvenir.

Le véritable point de départ de Chateaubriand écrivain est le point d'arrivée du Rousseau des *Rêveries* et des *Lettres à Malesherbes*. Mais la puissance symphonique de son lyrisme en prose est toute sienne, et elle se déploie déjà dans la péroration de l'*Essai* : « Une nuit dans les forêts du Nouveau Monde » Une sentence du chapitre de l'*Essai* dédié « Aux infortunés » donne le ressort de cette grande rhétorique du cœur : « Le malheur nous est utile : sans lui les facultés aimantes de notre âme resteraient inactives ».

En même temps que l'*Essai sur les Révolutions*, Chateaubriand écrivait dans son exil anglais une épopée en prose, *Les Natchez*, dont il n'a publié que des fragments très remaniés. Son voyage en Amérique du Nord, en 1791-1792, était avant tout, sous couleur de découvrir un « passage du Nord-Ouest », une recherche de sensations neuves pour cette « saga » commencée dès 1789. Dans la seule version censurée et amendée qui nous reste de cette fiction subtropicale (d'où il avait tiré *Atala* en 1801 et *René* en 1803), on peut néanmoins mesurer l'opération de synthèse originale à laquelle il s'était livré en Angleterre, en amalgamant dans le même récit les effets de sublime selon Burke, et l'anthropologie de Rousseau

allégorisée en mythe tragique. Les variations de l'intrigue et ses progrès vers la catastrophe finale déploient dans le temps et les lieux du récit (1725 en Louisiane) une série d'antithèses : Amérique indienne et païenne/Europe chrétienne ; nature sauvage/villes civilisées ; noblesse sauvage/corruption civilisée. Mais les péripéties de l'action, les jeux de miroir et de dissemblance entre les personnages, la contagion réciproque entre civilisés fascinés par les sauvages, et les sauvages en voie de corruption civilisée, les oppositions et les ressemblances entre la religion naturelle des païens autochtones et la religion révélée des Européens, tissent avec ce jeu d'antithèses une tapisserie de situations tragiques et sublimes où se révèle, sous toutes ses facettes, le drame d'une humanité déchirée entre nature et culture, Amérique et Europe, passions altruistes et passions prédatrices, religion naturelle et révélation chrétienne. Dans ce « western » naïf, « pré-rimbaldien », mais aussi « pré-lévi-straussien », le jeune Chateaubriand a élevé au mythe la pensée anthropologique de Rousseau. Le personnage central et autobiographique de cette épopée sauvage, René, résume et concentre, conscience poignante, toutes les contradictions tragiques dont souffrent et le « moi » et les deux états de la société humaine.

L'Essai sur les Révolutions et les *Natchez* ont fait jaillir en Angleterre, comme deux nappes de lave, la philosophie de l'histoire et les universaux de l'imaginaire qui vont servir désormais de « théâtre de mémoire » à l'invention adulte de Chateaubriand. Ces deux œuvres de son exil dessinent aussi les grands traits d'une pensée et d'une poétique qui pourront s'approfondir, s'explicitier et s'affiner, mais qui resteront les assises souterraines et permanentes de son œuvre.

Le *Génie du christianisme*, écrit en hâte dans le sillage du triomphe de librairie d'*Atala* et publié à Paris en 1802, fait mûrir des intuitions éparses dans *L'Essai* (qui consacrait plusieurs chapitres à l'influence déconstructrice des sophistes anciens sur les religions antiques et des sophistes modernes sur le catholicisme), mais aussi dans le mythe des *Natchez*, où le christianisme (mais peut-être est-ce dû à des refaçonnements tardifs, tel le dialogue à Versailles entre Chactas et Fénelon ?) apparaissait comme la seule compréhension à la mesure de la tragédie humaine. Dans le *Génie*, Chateaubriand s'improvisant apologiste religieux (un apologiste qui doit beaucoup, sans l'avouer, à la « Profession de foi du Vicaire savoyard ») veut établir que la tragédie qui oppose nature et culture ne peut être acceptée, purifiée, surmontée, fécondée que par la révélation chrétienne, dont le cheminement dans l'histoire misérable des hommes est le seul vecteur de leur véritable progrès, qui ne peut être en dernière analyse qu'intérieur et spirituel.

Même si le christianisme du *Génie* est avant tout, comme celui du *Vicaire*, une religion du cœur, sensible au mystère divin qui affleure dans la nature, et aux intimations de la conscience qui tourmentent le méchant, Chateaubriand lui attribue une action historique, médiatisée par les institutions ecclésiastiques romaines, déployée dans les « bienfaits » de la vie liturgique et des œuvres de miséricorde, une puissance sociale que ne postulait pas le piétisme tout privé et subjectif de Rousseau.

Cette action du christianisme dans l'histoire donne un sens supérieur — autre divergence essentielle avec Rousseau — à la « condition politique », aux malheurs et aux souffrances dont elle s'accompagne. C'est le christianisme, et lui seul, qui peut faire de ces malheurs et de ces souffrances des principes d'ascension morale et spirituelle, les transformant en activité civilisatrice et en créations de l'esprit (lettres, arts et musique) plus fécondes et plus bénéfiques que n'en a été capable le génie naturel du paganisme, et à plus forte raison la critique corrosive des philosophes des Lumières.

De cette idée-force, soutenue par divers tableaux historiques, Chateaubriand déduit une « rhétorique chrétienne » qui est sans doute (par delà l'action politique immédiate de l'ouvrage dans l'année du Concordat, en 1802) la corde du *Génie* qui a eu le plus de résonance chez les écrivains et chez les artistes romantiques.

Pour la première fois aussi ouvertement dans la tradition française, catholique et laïque, la Bible et les Évangiles sont proposées en modèles littéraires, au même titre que les classiques grecs et latins. Rome, et non pas Paris, et moins encore Genève, est pour le Chateaubriand du *Génie* le grand échangeur central par lequel s'opère la synthèse, diffusive et évolutive avec le temps, entre le « naturel » gréco-latin, le sublime biblique, et la révélation évangélique.

La « rhétorique chrétienne » du *Génie* est diffuse dans tout l'ouvrage. C'est tout le contraire d'un système de normes, de règles et de définitions. C'est une orientation de la parole qui laisse à l'écrivain, à l'artiste, à l'être sensible (chrétien et moderne : les deux qualificatifs sont synonymes pour Chateaubriand comme ils le seront pour Baudelaire) un vaste champ libre à l'interprétation personnelle. Loin de faire table rase du passé, cette rhétorique romantique du deuil suppose une ancienne mémoire : la parole chrétienne ne renie rien de la parole biblique ni de la parole antique ni de la parole médiévale, elle les récapitule pour retrouver leur efficacité. C'est aussi une rhétorique des passions, qui ne s'attache à les guérir qu'après les avoir comprises et représentées de l'intérieur dans le miroir du souvenir. Un des plus féconds chapitres du *Génie* est consacré au « vague des passions », maladie moderne de civilisé, que Baudelaire explorera en poète dans le *Spleen de Paris*, mais que déjà, à la fin du monde antique, saint Augustin avait diagnostiquée en lui-même dans la méditation théologique de ses *Confessions*. C'est une rhétorique du symbole et de l'*emphasis* : elle sait faire pressentir les mystères qui dépassent l'infirme raison humaine sous le voile déchiré et déchirant des apparences qu'elle sait aussi faire voir : « À quelle science revient-on sans cesse ? À celle qui laisse toujours quelque chose à deviner et qui fixe nos regards sur une perspective infinie ». C'est enfin une rhétorique du sublime, que n'effrayent pas les abîmes de la souffrance humaine, mais qui les évoque avec d'autant plus de violence et de douceur qu'elle veut y faire descendre l'humilité et la simplicité de cœur.

C'est cette rhétorique du *Génie du christianisme* (à tant d'égards incompatible avec le néo-classicisme officiel du Consulat et de l'Empire) que Chateaubriand

lui-même va mettre en œuvre dans une épopée en prose, les *Martyrs*. Celle-ci devait être, pour sa maturité, ce que les *Natchez* avaient été pour sa jeunesse. Pour l'écrire, il avait entrepris, comme pour écrire les *Natchez*, un long voyage d'exploration archéologique sur les lieux de l'action, en direction de l'Orient cette fois et non plus du côté de l'Occident immense et sans passé de l'Amérique.

Les conférences de cette année se sont achevées sur l'analyse du mythe des *Martyrs*, en comparaison avec celui des *Natchez*.

M. F.

20-21 mars : SÉMINAIRE À LA FONDATION SINGER-POLIGNAC :

Chateaubriand et les arts

M. Werner HOFMANN « Comme sur un rocher entre deux gouffres ».

M. Jean-Claude BERTHET « Chateaubriand, Séroux d'Agincourt et les arts du Moyen Âge ».

M. Philippe BERTHIER « Musiques de Chateaubriand ».

M. Nicolas PEROT « Chateaubriand et la musique sacrée ».

M. Sylvain BELLENGER « Girodet et la littérature, Chateaubriand et la peinture ».

M. Stéphane GUÉGAN « La Poétique des morts : *Atala*, Chateaubriand et Girodet ».

M. Bruno FOUCART « Chateaubriand et le renouveau de la peinture religieuse après la Révolution ».

M. François BERGOT « L'imaginaire architectural de Chateaubriand ».

Mme Agnès VERLET « Jouis du sépulcre. La sculpture funéraire dans les *Mémoires d'outre-tombe* ».

Mme Maria Vera CRESTI « Chateaubriand et Lucien Bonaparte, poète et collectionneur ».

Mme Maria Teresa CARACCILO-ARIZZOLI « Le visage de la Muse. Autour d'un portrait inédit de Madame Récamier par Tommaso Minardi ».

M. Marc FUMAROLI « La poétique du christianisme et l'art romantique ».

CONFÉRENCES

4-5 octobre : Montreux.

22 octobre : Madrid, Association des Amis du Musée du Prado, Cycle sur « Le détail » : *L'accolade dans Las Lanzas de Velasquez*.

7 novembre : Paris, Colloque *La Bruyère*.

1^{er}-4 avril 1997 : Baltimore, Université Johns Hopkins, cinq séminaires sous le titre : *Afterthoughts on Rhetoric, Eloquence and the arts in France from the Renaissance to the Rococo* :

1. *Rhetoric, Eloquence and Politics*
2. *Rhetoric, Eloquence and Politics of Culture*
3. *Rhetoric, Eloquence and the Republic of Letters*
4. *Rhetoric, Eloquence and the Republic of Arts.*

Ce séminaire fera l'objet d'une publication aux Presses de l'Université Johns Hopkins.

9 avril-27 mai : Chicago, Université de Chicago, Département des Langues Romanes, Chaire Georges Lurcy visiting Professor Du « noble sauvage » au « grand écrivain ». *L'itinéraire transatlantique de Chateaubriand* :

1. *Introduction : l'Essai sur les révolutions*
2. *Les Natchez*
3. *Le Génie du Christianisme*
4. *Chateaubriand, Joubert, Ballanche*
5. *Les Martyrs*
6. *Les Mémoires*
7. *Le voyage en Amérique ; Chateaubriand et Tocqueville.*

10 avril : Université de New York, Maison Française, conférence : *Histoire de la Rhétorique, Histoire de la Littérature.*

23 avril : Mexico, Conférence au Centro historico Ciudad de Mexico, dans le cycle annuel du Collegio Nacional : *Comment les moralistes du XVII^e siècle auraient jugé le nôtre ?*

24 avril : Mexico, Conférence à l'Institut français : *Biographie et interprétation littéraire : Le poète et le roi.*

7 mai : Chicago : Conférence magistrale de la Chaire *Historiographie et épistémologie à l'époque classique.*

COLLOQUES

26-28 septembre 1996 : Florence : Colloque international de la Société des amis d'Alphonse Dupront : *La République des Lettres.*

Les actes de ce colloque font l'objet d'une publication patronnée par la Société.

20-22 février 1997 : Fondation Hugot autour d'Yves Bonnefoy *Poésie, mémoire et oubli.*

Communication sur *La rhétorique d'un poète : le cas de La Fontaine.*

28 février-1^{er} mars 1997 : Fondation Hugot conversation sur *L'Idée européenne*, avec la participation de MM. Lucien Bely, Jean-Louis Boulanges, Jean-Claude Casanova, Jacques Delors, François Furet, Bronislaw Geremek, Pierre Hassner, Philippe Raynaud, Pierre Rosanvallon, Michel Senellart, Quentin Skinner, Karl Ferdinand Werner, Antoine Winckler

31 mai-juin : Cambridge, Colloque international, Boston College : *The Jesuits : Culture, Learning and the Arts, 1540-1773*.

Conférence *Fertility and Shortcomings of Renaissance Rhetoric : The Jesuit Case*.

PUBLICATIONS

« La silla de Ionesco », *Vuelta*, n° 234 (1996), p. 13-19.

« Les *Lettres familières* du Président de Brosses : le voyage en Italie comme exercice du loisir lettré », *Les loisirs et l'héritage de la culture classique*, Actes du XIII^e Congrès de l'Association Guillaume Budé (Dijon, 27-31 août 1993), édités par J.-M. André, J. Dangel et P. Demont, *Latomus*, Revue d'études latines, Bruxelles, 1996, p. 622-635.

« Faire l'Europe *par le haut* », Hommage à Gerardo Marotta à l'occasion de la remise du titre de docteur *honoris causa*, Paris, le 24 juin 1996, *Al Vero Filosofo ogni terreno è Patria*, Paris, Les Belles-Lettres, p. 15-25, 1996.

Héros et orateurs, Genève, Droz, réédition, 1996 (1^{re} parution en 1990), 530 pages.

« Frédérique Sophie-Wilhelmine, margravine de Bayreuth », Petite anthologie de la prose française, XIV, *Commentaire*, vol. 19, 75 (1996), p. 677-684.

« Nicolas-Claude Fabri de Peiresc. Prince de la République des Lettres », *Rivista di Letterature moderne e comparate*, vol. XLVIII, fasc. 1, 1996, p. 39-62.

« De la vie dévote à la vie de loisirs ; l'âge classique de la conversation française », *Sur la plume des vents*, Mélanges de littérature épistolaire offerts à Bernard Bray, Paris, Klincksieck, Bibliothèque de l'âge classique, 1996.

« Rome dans l'imagination et la mémoire de l'Europe », *Lettere Italiane*, Firenze, Olschki, 1996, p. 345-359.

« Granet in Rome », Préface de *Paesaggi perduti, Granet a Roma 1802-1824*, American Academy in Rome, Electa, p. 17-22.

« Conversation cornélienne », conversation avec Patrick Dandrey, *Les Cahiers*, Revue trimestrielle de Théâtre, n° 21 (1996), p. 37-57.

« Apologie pour Rodogune », réédition dans Henri Ronse, *La vie Oblique*, publié par René Zahnd, Lausanne, L'Âge d'Homme, p. 73-77.

« Un Américain à Paris », *Commentaire*, vol. 19, 76 (1996-97), p. 793.

« Du royaume à l'État moderne : morales du Grand Siècle », *Commentaire*, vol. 19, 76 (1996-97), p. 835-838.

« *Ut pictura poesis* : Les martyrs, chef-d'œuvre de la peinture d'histoire ? », *Bulletin de la Société Chateaubriand*, 38 (1996), p. 35-46.

« La Fontaine et l'Académie française », Conclusion du Colloque du tricentenaire La Fontaine 1695-1995, Revue des Amis de Jean de La Fontaine, *Le Fablier*, 8 (1996), p. 185-190.

« Politique et poétique de Vénus : L'*Adone* de Marino et l'*Adonis* de La Fontaine », estratto da *La Guirlande di Cecilia*, Studi in onore di Cecilia Rizza, Schena-Nizet, 1996, p. 135-147.

« Une amitié paradoxale : Antoine Watteau et le comte de Caylus (1712-1719) », *Revue de l'Art*, 114 (1996-4), p. 34-47.

« La philosophie en filigrane de la littérature », *Le Figaro littéraire*, 20 juin 1996, p. 6.

« De Vaux à Versailles : politique de la poésie », *Littératures classiques*, 29 (1997), p. 31-45.

« Jalons pour une histoire littéraire du patrimoine », Actes des Entretiens du Patrimoine, sous la direction de Pierre Nora, *Science et conscience du patrimoine*, Fayard, 1997, p. 110-116.

Interview de François Hauter, « L'art contemporain est dans une impasse », entretien avec Jean Clair, *Le Figaro*, 22 janvier 1997, p. 20.

« L'éducation de l'imaginaire », CR de *Romanciers du XVII^e siècle* de Maurice Lever, Fayard, 380 p, *Le Monde*, vendredi 10 janvier 1997, p. 3.

« Pietro Citati, interprète virtuose de Proust », *Le Figaro*, 6 février 1997, p. 5.

Le poète et le roi. Jean de La Fontaine en son siècle, Paris, de Fallois, 1997, 505 pages.

« Ni dictature du marché, ni empire d'un art officiel », *Le Monde*, samedi 8 mars 1997, p. 18

« “ Je est un autre ” : leurre de l'identité », *Diogène*, 177 (1997), p. 116-128.

« Ma Veltroni non può competere con Armani », *Corriere della sera*, 1 aprile 1997.

Distinctions :

Officier de l'Ordre du mérite.

Membre correspondant de l'American philosophical Society de Philadelphie.

ACTIVITÉS DE LA CHAIRE

Mlle Anne-Marie LECOQ, Ingénieur de recherches.

Direction de la rédaction du journal *Momus — Monuments Musées Sites historiques* n° 8 (septembre-octobre 1996) et n° 9/10 (mars-avril 1997).

Publications :

« “ QVETI ET MVSIS HENRICI II. GALL. R. ”. Sur la grotte de Meudon », *Le loisir lettré à l'âge classique*, Genève, Librairie Droz, 1996, pp. 93-115.

« “ Tromper les yeux ”, disent-ils. XIV^e-XVI^e siècle », *Le Trompe-l'œil*, sous la direction de Patrick Mauriès, Paris, Gallimard, 1996, pp. 63-113.

« François 1^{er} par Clouet », compte-rendu de l'exposition au Louvre et à Chantilly, 23 mai-26 août 1996 (coll. « Les dossiers du musée du Louvre », n° 50, Paris, R.M.N., 1996), *Bulletin monumental*, CLIV (1996), IV, pp. 389-391.

« L'Art de la Renaissance en France. L'invention du classicisme », compte-rendu du livre de Henri Zerner (Paris, Flammarion, 1996), *Universalis 1997. La politique, les connaissances, la culture en 1996*, Paris, Encyclopedia Universalis, 1997, pp. 367-368.

M. Pierre E. LEROY, Maître de conférences.

Cours :

I.U.T.L. de Troyes : « Histoire des idées en Europe : Voltaire (III) ».

Colloques :

Rennes, décembre 1995 : « Enrichir le patrimoine des bibliothèques en région ».

Nimègue, octobre 1996 : « Pierre Bayle et le Dictionnaire ».

Publications :

« Contre la fascination du marché : la collecte du patrimoine local et le recours au don », *Enrichir le patrimoine des bibliothèques en région*, Actes du Colloque de Rennes procurés par Claude Greiss, 1996.

Mme Marianne LION-VIOLET, Ingénieur d'études (C.N.R.S.) : Histoire du Collège de France :

1/ Organisation d'un programme d'édition scientifique relatif à l'Histoire du Collège de France

2/ Éditions des Actes du Colloque organisé en 1996 : *Les Origines du Collège de France (1510-1540)*

3/ Mise en œuvre du volume 1 de l'Histoire du Collège de France en 6 volumes.

M. Francesco SOLINAS, Attaché temporaire de recherche.

Cours :

1996-1997 : Paris, Institut culturel italien, Cours d'Histoire de l'Art italien : « de Giotto à Morandi ».

8-9 avril 1997 : Rome, Université de la Sapienza. 1 & 2 : *Le dessin documentaire au XVII^e siècle*.

15 mai 1997 : Université de Grenoble, « *Le musée sur papier de Cassiano dal Pozzo* ».

Publications :

« Poussin et Cassiano dal Pozzo. Notes et documents sur une collaboration amicale », *Actes du Colloque Nicolas Poussin (1594-1665)*, tome 1, Paris, RMN, 1996, pp. 289-336.

« Giovani ben intendenti del disegno, Poussin e il Museo Cartaceo », *Actes du Colloque Poussin et Rome*, Paris, RMN, 1996, pp. 215-240.

« Cassiano dal Pozzo (1588-1657) : il ritratto di Jan van den Hoecke e l'Orazione di Carlo Dati », *Bollettino d'Arte*, 92 (1995) (mai 1997), pp. 141-164.